GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT

NOUVEAU

CAHIER PRATIQUE CANADA

Les conseils de nos reporters

N° 482. AVRIL 2019

www.geo.fr

BEL : 6,70 € – CH : 11 CHF - CAN : 11,50 CA - D : 8 € - ESP : 6,90 € - GR : 6,90 € - ITA : 6,90 € – LUX : 6,70 € – PORT.CONT. : 6,90 € – DOM : Avion : 6,50 € ; Surface : 6,50 € – Maroc : 70 DH – Tunisie : 13 TND Zone CFA Avion : 7 800 XAF ; Bateau : 5 500 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.

PRISMA MEDIA
M 01588 - 482 - F: 6,50 € - RD

QUÉBEC, ALBERTA, MANITOBA, COLOMBIE-BRITANNIQUE...

CANADA

VOYAGE EN TERRES INDIENNES

Zambèze

LE CŒUR SAUVAGE DE L'AFRIQUE

Cambodge

PORTRAIT D'UN PAYS DOUX-AMER

Clipperton

POUSSIÈRE DE FRANCE DANS LE PACIFIQUE

50 PHOTOS ET VIDÉOS EN RÉALITÉ AUGMENTÉE

ÉDITORIAL

Derek Hudson

Canada : la voix des Kwakwaka'wakw

Découvrez l'édito vidéo en scannant cette page. (Voir mode d'emploi p. 10)

Les îles et les baies sont si nombreuses ici, et les langues de mer qui se glissent dans les terres, qu'on ne sait jamais vraiment où se trouvent le continent et l'océan. Tout à l'heure, une orque s'était dressée à côté du canot, avant de glisser sous l'eau. Cormorant Island est une île-croissant posée dans le Passage Intérieur, qui longe l'île de Vancouver. La route principale, bordée de maisons de bois et de rafiots de pêcheurs s'appelle, vers la fin, rue du Sapin et passe près… d'un cimetière où de grands totems découpent la brume de leurs bras rouge et jaune. Sur un panneau, le mot «stop» est traduit «*wala*», dans la langue d'ici, celle du peuple Kwakwaka'wakw.

Cette tribu indienne du Canada, l'une des 630 Premières Nations du pays, possède aujourd'hui un avenir bien meilleur que celui qu'elle pouvait entrevoir au XXe siècle. Et il en va de même pour de nombreux groupes indigènes dans le monde. Le siècle dernier s'était clos sur les pages horribles de leur histoire : colonisation, ségrégation, répression, exterminations… Ecartons la naïveté qui conduirait à ignorer la situation économique, souvent encore misérable, de ces populations, les assassinats notamment dont sont victimes certains de leurs représentants qui luttent contre les exploitants de mines, de forêts ou de pétrole. 207 «activistes» de l'environnement ont été assassinés en 2017. Parmi eux, 25 % issus de populations indigènes (qui ne représentent que 5 % de la population mondiale).

L'équilibre reste difficile à trouver entre, d'un côté, la défense radicale des modes de vie traditionnels, qui confinerait à l'isolement ; et, de l'autre, l'absorption du monde contemporain (dont le tourisme) qui entraîne la dilution de l'identité. Mais les progrès, toutefois, sont notables : la voix des autochtones, surtout sur le plan politique et juridique, compte. Eux qui vivent dans des territoires rassemblant 80 % de la biodiversité mondiale présentent, face aux enjeux d'aujourd'hui – déforestation, climat… –, des traditions et des connaissances précieuses. Et souvent aussi, ce regard sur la vie qui fait réfléchir. A Alert Bay, sur le terrain d'un ancien pensionnat où les Canadiens (jusqu'en 1996 !) «éduquaient» les enfants pour «tuer l'Indien qui était en eux», les Kwakwaka'wakw ont érigé un beau musée, avec vue sur l'océan et leur histoire. On peut y lire cette phrase : «Beaucoup de gens dans le monde croient qu'une personne riche et puissante est une personne qui possède beaucoup. Les Kwakwaka'wakw, eux, pensent qu'une personne riche et puissante est celle qui donne le plus aux autres.» ■

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

Franck Vogel

UN BUREAU DANS LA FORÊT TROPICALE

Du pays des Lozis, dans le nord-ouest de la Zambie, au parc de Mana Pools, au Zimbabwe, **Michael Stührenberg** et **Franck Vogel** ont suivi le cours impétueux du quatrième plus grand fleuve du continent. Point d'orgue de leur périple, les chutes Victoria, que nos reporters ont pu admirer en ULM et à bord du Royal Livingstone Express, un train à vapeur de luxe. Ils ont aussi rencontré Pervious Katyamba, 29 ans, modeste employé de la société Panorama Security. «De 6 à 18 h, son travail consiste à inscrire le nom des touristes qui vont se promener dans la forêt tropicale, juste après les cascades, raconte Franck Vogel. Son "bureau à ciel ouvert", une simple table et une chaise, est installé juste à côté d'une des sept merveilles naturelles du monde.»

SOMMAIRE

DÉCOUVERTE 120

Yann Chavance

Clipperton, poussière de France au millieu de nulle part
En plein Pacifique, cet atoll est un rêve pour les aventuriers.

GRAND REPORTAGE 28

Franck Vogel

Zambèze, le cœur sauvage de l'Afrique Le grand fleuve, impétueux, préserve une nature quasi intacte.

REGARD 48

Obie Oberholzer

«Mon échappée au Cambodge» Un photographe sud-africain a ramené de ce pays d'Asie des clichés drôles et décalés.

DÉCOUVERTE 130

Daniele Volpe

Les petits mondes du Belize Ce pays d'Amérique centrale concentre une étonnante palette de paysages et de peuples.

5 ÉDITORIAL

10 VOUS@GEO

14 PHOTOREPORTER
Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

22 LE MONDE QUI CHANGE
Le nouveau business des dinosaures.

24 LE GOÛT DE GEO
Vodka : la petite eau des tsars.

26 L'ŒIL DE GEO
L'Inde.

144 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

150 LE MONDE DE…
Agnès Desarthe

Couverture : Wallis.fr . En haut : FB. Rose / Agefotostock. En bas et de g. à d. : Franck Vogel ; Obie Oberholzer ; François Aurat. **Encarts marketing :** Chridami Rhône-Alpes, 4 pp. broché kiosques + abo régional entre les pp. 118-119 ; Chridami Ile-de-France, 8 pp. broché kiosques + abo régional entre les pp. 118-119 ; Parc zoologique de Paris, 8 pp. jeté régional kiosques + abo ; Parc zoologique de Paris format variable ; Lettres cross 2019 multi-titres, lettre A4 posée sur abo régional ; Abo-Welcome-Pack 19-Ext multi-titres, lettre A4 posée sur abo régional ; Post-it 2019 multi-titres, colé en C1 abo national ; Abonnement 2019 GEO, carte recto-verso abo et kiosques national, Belgique et Suisse ; Lettre Hausse ADI 2019 multi-titres A4 abo national.

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO
La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 145.

franceinfo:

À LA TÉLÉ
En avril, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 145.

arte

SUR INTERNET
GEO www.geo.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.

Le 28 avril 2018, comme chaque année à cette saison, Lubosi Imwiko II, roi des Lozis, quitte son royaume inondé. Il embarque à bord d'une barge propulsée par 120 rameurs.

ZAMBÈZE

LE CŒUR SAUVAGE DE L'AFRIQUE

Le grand fleuve, impétueux, préserve ce que le continent a de plus précieux : une nature quasi intacte. Nos reporters ont suivi son cours…

PAR MICHAEL STÜHRENBERG (TEXTE) ET FRANCK VOGEL (PHOTOS)

Le fracas de Mosi-oa-Tunya, «la fumée qui gronde», résonne à quarante kilomètres

A la frontière entre la Zambie et le Zimbabwe, les chutes Victoria (ou Mosi-oa-Tunya pour les Makololo) sont une merveille naturelle. Ici, le fleuve large de 1,7 km fait un plongeon de plus de 100 m.

Après les fortes précipitations tombées en 2018 dans les régions humides du nord du pays, la savane s'est transformée en un vaste lac de 60 km de large.

Au son du tambour, le royaume déménage à bord de folles embarcations

Dans le nord de la Zambie, c'est la fin de la saison des pluies. Une semaine avant le départ de leur souverain vers des terres plus hospitalières, les Lozis organisent des régates pour sélectionner les pagayeurs qui embarqueront à bord de la grande pirogue royale. Ces joutes se déroulent dans la liesse populaire.

CINQ SIÈCLES, DE L'EMBOUCHURE À LA SOURCE

1498
En contournant l'Afrique à la recherche de la route des Indes, le navigateur portugais Vasco de Gama (1469-1524) fait escale à l'embouchure d'un fleuve appelé localement «Zambèze».

1511
Antonio Fernandes, un charpentier portugais condamné à mort pour une raison inconnue, voit sa peine commuée en exil en Afrique. Il serait le premier Européen à explorer le fleuve.

1851-1853
David Livingstone (1813-1873), missionnaire écossais, réalise une première exploration du haut Zambèze depuis l'actuel Botswana. Il cartographie une partie du fleuve.

1855
Lors d'un nouveau voyage, Livingstone devient, le 17 novembre, le premier Blanc à observer les chutes d'eau que les indigènes appellent Mosi-oa-Tunya, la «fumée qui gronde». Le Britannique les renomme Victoria Falls, en l'honneur de leur reine.

1884
Frederick Stanley Arnot (1858-1914), un autre missionnaire écossais, explore le nord de l'actuelle Zambie. Il identifie les sources du Zambèze à la frontière de la République démocratique du Congo.

1900
La ville de Livingstone est fondée à partir d'une colonie implantée non loin des chutes Victoria. Nommée en l'honneur de l'explorateur, elle compte aujourd'hui 142 000 habitants.

1905
Le pont des chutes Victoria est inauguré. Cet édifice qui relie les deux berges du grand fleuve, légèrement en aval de la cataracte, est une idée du magnat Cecil Rhodes (1853-1902) qui donna son nom à la Rhodésie du Sud, devenue aujourd'hui le Zimbabwe.

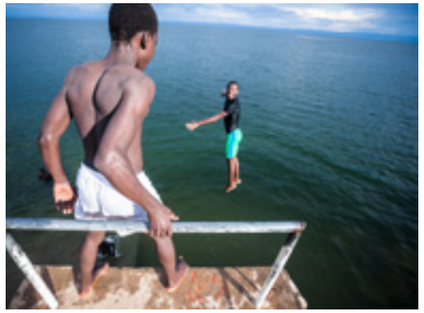
1959
Le barrage hydroélectrique de Kariba, l'un des plus grands du monde, conçu par l'ingénieur français André Coyne (1891-1960), est achevé. La création du réservoir contraint 57 000 Tonga qui vivaient le long du fleuve à l'exil. L'année suivante, au cours de l'opération Noé, plus de 6 000 animaux menacés par la montée des eaux du lac sont capturés et déplacés.

1989
L'Unesco inscrit sur la liste du patrimoine mondial les chutes Victoria, comme les cascades les plus spectaculaires du monde.

Il porte bien son nom : en langue tonga, Zambèze signifie «grand fleuve»

Le roi déménage ! A l'aube, Lubosi Imwiko II, souverain des Lozis depuis dix-neuf ans, a quitté son palais d'été situé dans un village inondé par le fleuve Zambèze. Il trône en uniforme de parade à bord d'une longue pirogue, protégé du soleil par un auvent surmonté d'un éléphant en tissu gris. Cent vingt guerriers, béret rouge vissé sur la tête, pagne léopard ceint autour des reins, pagaient en cadence pour le conduire jusqu'à sa résidence d'hiver, à cinq ou six heures de voyage de là. Sur son passage, la foule exulte. Le pays des Lozis, le Barotseland, fait partie de la république de Zambie. Mais ses quelque 630 000 habitants se sentent avant tout sujets de leur roi. Et d'un maître encore plus puissant : le Zambèze.

En ce mois d'avril pluvieux, les Lozis ont de l'eau jusqu'au cou. Le Zambèze a gonflé, atteignant soixante kilomètres de large. La savane s'est transformée en lac où rodent crocodiles et hippopotames. Mais ce n'est qu'une fois le déménagement royal achevé que le peuple sera autorisé à quitter les huttes inondées pour migrer vers des rivages plus cléments. Le nom de cette cérémonie annuelle, le Kuomboka, signifie d'ailleurs «sortir de l'eau».



Le barrage de Kariba est une aubaine pour ces baigneurs. Cette retenue, l'une des plus grandes du monde, a contraint les Tonga à renoncer à l'élevage pour la pêche après que leurs terres ont été submergées.

Au XIXe siècle, une autre tête couronnée voulut régner sur le Zambèze : la reine Victoria. Mais le fleuve, qui devait servir de voie de circulation au profit de l'Empire britannique, ne s'avéra qu'en partie navigable. Contrairement au Congo, au Sénégal ou au Nil, le Zambèze (qui, après une incursion en Angola, traverse la Zambie, la Namibie, le Zimbabwe et le Mozambique) apparut aux Anglais comme inutile. Or c'est ce qui le rend aujourd'hui intéressant. Au fil de ses 2 500 kilomètres, on croise plus de pirogues que de cargos ou de ferries. Sur ses berges, où vivent trente millions de personnes, des villages ne sont accessibles qu'en bateau. Et dans certains territoires qui le bordent, on trouve ce que l'Afrique a peut-être de plus précieux : une nature sauvage et quasi intacte.

C'est chez les Lozis, à quelques centaines de kilomètres de sa source située tout au nord, à la frontière entre la Zambie et la République démocratique du Congo (RDC), que le Zambèze commence à atteindre sa pleine puissance. «Le fleuve nous définit», explique Akashambatwa Mbikusita-Lewanika, dit Bo Aka. Ce cousin du roi des Lozis, qui faisait de la politique avant d'écrire des livres sur la culture de son peuple, raconte comment, au XVIIe siècle, son peuple a quitté la région du Congo pour venir s'installer au bord du Zambèze. Comment une crue inonda leur royaume. Et comment ils bâtirent un bateau géant, grâce auquel ils sauvèrent leurs biens. «C'est cet événement que nous célébrons à travers la procession du Kuomboka», précise Bo Aka. Pour le roi Lubosi Imwiko II, ce déménagement n'est que symbolique : le riche souverain vit le plus souvent à Londres ou dans sa villa de Lusaka, la capitale zambienne. Pour ses sujets, il s'agit au contraire d'une question de survie. Siyandwa Sitali, 40 ans, pêcheuse et mère de quatre enfants, vit dans une hutte en bord de route, entre la ville de Mongu et le pont de Sioma. Sa bicoque de planches et ●●●

Dans ce paysage changeant, on enseigne aux enfants comment réagir face à un serpent surgissant de l'eau

Ces villageois de Vuloze (dans le nord-ouest de la Zambie) sont contraints de quitter leurs cases submergées par la crue. En pirogue, il leur faudra environ sept heures pour gagner la terre ferme à... une trentaine de kilomètres.

A Sesheke, ville frontière entre la Zambie et la Namibie, la présence de nombreux routiers attire les «sex girls» poussées à la prostitution par la misère.

La localité zambienne est aussi la plaque tournante de la contrebande d'alcool. Les bouteilles achetées à bas prix en Namibie sont ensuite acheminées à Lusaka, la capitale.

••• de tôle émerge à peine au-dessus de l'eau, qui a tout envahi. «La semaine dernière, une voisine a été dévorée par un crocodile», raconte-t-elle. Les Lozis apprennent à leurs enfants à faire face à ces dangers. Ils leur enseignent par exemple à ne pas bouger et à crier très fort si un serpent surgit hors de l'eau devant eux. Et si leur habitation est totalement inondée, «nous tendons en hauteur des nattes en roseau, en guise de hamacs. Pour cuisiner, nous utilisons une pirogue au fond recouvert de sable, pour pouvoir y faire un feu», explique-t-elle. Malgré tout, Siyandwa aime le Zambèze. «Il nous donne de quoi manger, boire et circuler en pirogue. Nous sommes contents de notre vie.»

Jusqu'à la petite ville de Sesheke, la route, défoncée, se fait en 4x4. Le lieu ne donne pas très envie de s'y arrêter. Des baraquements en pierre à moitié achevés, des commerces décrépits, un hôpital à l'aspect douteux... Même le Zambèze, ici, a l'air triste et boueux. Sesheke présente pourtant un intérêt : c'est, le long de la frontière, l'unique point d'échanges entre la Zambie et la Namibie. Donc... une aubaine. «La contrebande d'alcool est florissante, explique Changwe Kabwe, un journaliste économique zambien. Les bars de Lusaka regorgent de bouteilles de whisky Johnnie Walker ou de vodka Smirnoff, venues de Namibie où tout est moins cher.» Le trafic requiert peu d'efforts : la frontière est une passoire, il n'y a pratiquement pas de contrôle. Pas besoin d'attendre la nuit pour traverser le Zambèze en pirogue...

A la sortie de la ville, deux hommes s'affairent sur le fleuve à bord d'une étroite embarcation. L'un, debout à la proue, plonge à plusieurs reprises un petit filet dans l'eau, au pied d'une pile de pont. L'autre, assis à califourchon sur la poupe, tente de stabiliser l'esquif. Lorsque les pêcheurs rejoignent la berge, on aperçoit au fond de leur pirogue un récipient cabossé. A l'intérieur, une poignée de petits poissons. «*Kapenta !*» annonce fièrement l'homme de proue. La *kapenta* est une sorte de sardine, importée il y a quelques décennies du lac Tanganyika (plus au nord, entre la RDC et la Tanzanie) dans le réservoir Kariba, plus en aval sur le Zambèze. De là, il s'est répandu le long du fleuve pour devenir la base de l'alimentation des Zambiens. Avec plus de trois millions de bovins, la Zambie est un important producteur de viande, pourtant le kilo de bœuf coûte environ soixante kwachas zambiens, un peu moins de cinq euros : beaucoup trop pour une famille moyenne, qui gagne moins de 100 euros par mois. Le kilo de *kapenta*, lui, se négocie six fois moins cher. Résultat : le fleuve est surexploité. Et au lieu de filets normaux, les pêcheurs utilisent souvent les moustiquaires distribuées pour lutter contre le paludisme, dont les mailles étroites capturent jusqu'aux plus petits poissons. Résultat, les riverains du Zambèze ont des difficultés croissantes pour se nourrir. Des écologistes demandent une interdiction de la pêche pendant cinq ans. Ce que le pêcheur de Sesheke n'envisage pas : «Qui ne pêche pas meurt de faim», répond-il sèchement.

La bibliothèque du River Club célèbre Livingstone, qui découvrit les chutes Victoria

Mais le Zambèze peut aussi rendre riche. A dix-huit kilomètres en amont de la ville de Livingstone, à la frontière entre Zambie et Zimbabwe, se trouve le River Club, un lodge de luxe appartenant à Peter Jones, le président de l'agence du tourisme de Zambie (ancien office du tourisme). Depuis les bungalows posés sur la rive, à 1 200 euros la nuit, on peut observer les hippopotames. «La vue de ce fleuve est un ravissement quotidien», s'enthousiasme Peter Jones. Ce matin-là, un ciel fantastique piqué de cumulus se reflète dans le cours d'eau. Peter est né en Zambie, mais possède aussi la nationalité britannique. Diplômé de l'Académie royale militaire de Sandhurst, en Angleterre, il a servi dix ans dans la British Army. En 1989, il est venu à Livingstone travailler sur le tournage de *Chasseur blanc, cœur noir*, un film réalisé par Clint Eastwood. Il a fini par s'acheter une ferme au bord du fleuve. Tout autour, il a fait construire ses onze bungalows. Au River Club, flotte un entêtant parfum colonial. La bibliothèque ressemble à un temple à la gloire des héros d'une grandeur passée. En particulier David Livingstone, le missionnaire écossais et explorateur du Zambèze, qui découvrit en 1855 les chutes Victoria. Au cours de ses expéditions, Livingstone parcourut à dos de bœuf ou à pied plus de vingt mille kilomètres en Afrique. •••

La *kapenta*, sorte de sardine d'eau douce, est devenue la base de l'alimentation

Ces berges marécageuses sont le paradis des oiseaux rares et des grands fauves

Des aigrettes et plus de 400 espèces de volatiles peuplent, à la frontière avec le Mozambique, le parc national du Bas-Zambèze. Il abrite aussi des éléphants, des zèbres, des lions et des léopards.

●●● Au mur de la bibliothèque, Peter Jones a accroché une carte de l'Afrique vieille d'un siècle et demi. Quand la région n'était pas encore divisée en Etats. Sur le vaste territoire entre la jungle du Congo et l'océan Indien est écrit : «Zambezia». Zambèze. Comme si cette zone immense ne pouvait être mieux désignée que par le nom du fleuve qui la baigne. Après David Livingstone, pourtant, le Zambèze servit moins à unir qu'à diviser. Il sépara les colonies britanniques de Rhodésie du Nord et du Sud. En 1964, il devint une frontière, entre la Zambie indépendante au nord et la Rhodésie gouvernée par une minorité blanche. Cette dernière devint le Zimbabwe en 1980, avec à sa tête Robert Mugabe (qui n'a lâché le pouvoir qu'en 2017). En 2002, deux ans après la réforme agraire et la confiscation des terres appartenant à des fermiers blancs, plus de 130 d'entre eux trouvèrent refuge en Zambie. Ils s'y installèrent grâce à des aides financières des banques, mais aussi de l'industrie du tabac. La production ayant chuté au Zimbabwe de plus de deux tiers, le Zambie put combler le manque et faire du tabac un important produit d'exportation. En un temps record.

Parmi ces exilés, Chris Aston. Ce sexagénaire de deux mètres à la toise ne colle pas à l'image qu'on se fait d'un ancien Zimbabwéen nostalgique de l'époque coloniale. Sa sympathie va vers tout le monde, sans distinction de couleur de peau. Son épouse Annabel passe pour la meilleure cuisinière de Zambie. «Nous aimons la nature, explique Chris. Sur nos 850 hectares de terres, nous n'en cultivons que 158 [surtout en blé, tabac et bananes]. Nous voulons laisser le reste à l'état sauvage.» Les Aston vivent dans une maison sans portes, dans les collines, et non au bord du fleuve. Annabel cuisine à l'Elephant Cafe, un restaurant sur pilotis au bord du fleuve, dans le parc national de Mosi-oa-Tunya. Principale attraction locale : la rencontre avec les éléphants. Celle-ci se déroule dans une ambiance de jardin d'Eden, encadrée par des rangers. Babouins et impalas batifolent alentour. Quatre éléphants approchent d'un pas auguste, menés

Sur leurs 160 ha de plantations, Chris Aston, 62 ans, et son épouse Annabel, 52 ans, cultivent bananes, ananas, blé, oignons et tabac.

Avec 45 ha consacrés au tabac, la ferme des Aston est la plus prospère de la région de Livingstone. Ici, des ouvrières trient les feuilles séchées.

A l'Elephant Cafe, un restaurant gastronomique du parc de Mosi-oa-Tunya, les touristes peuvent déjeuner parmi des pachydermes.

Saut à l'élastique, train de luxe... tout est fait pour éblouir les touristes

par Danny, un mâle de 55 ans aux défenses tordues. Il ne faut pas trop approcher : plusieurs touristes ont été piétinés à mort ces dernières années.

A une vingtaine de kilomètres en aval se trouve un des joyaux du continent : les chutes Victoria. C'est le roi Sekeletu, souverain du peuple Makololo, qui accompagna le 16 novembre 1855 David Livingstone jusqu'à cette merveille naturelle, que l'explorateur baptisa en hommage à sa reine. Les habitants, eux, lui préfèrent le nom de Fumée qui gronde. C'est depuis le ciel qu'on en mesure le mieux la dimension. Sur 1,7 kilomètre, le Zambèze chute dans une gorge creusée en travers du fleuve, profonde de 100 mètres pour 50 de large. L'eau éclabousse à plus de 300 mètres de haut. Ce Zambèze-ci n'a plus grand-chose de sauvage. Des centaines de milliers de visiteurs viennent voir les ahurissantes cascades chaque année. Certains sautent en élastique depuis le Victoria Falls Bridge, haut de 128 mètres, le pont qui relie la Zambie au Zimbabwe. D'autres, moins téméraires, préfèrent emprunter le Royal Livingstone Express. Un train de luxe à vapeur qui, au départ de Livingstone, promène les voyageurs dans le parc national Mosi-oa-Tunya, où il est possible d'observer des rhinocéros blancs, des buffles, des éléphants et d'autres animaux sauvages. Le convoi stoppe à environ dix-sept kilomètres de Livingstone, si le timing est bon, pile au moment du coucher du soleil sur la vallée. On dîne alors avec des couverts en argent et on boit dans des verres en cristal. Le retour se fait dans la nuit, à vitesse réduite afin d'éviter d'éventuels obstacles sur la voie, y compris les éléphants ! Prix de cette balade de trois heures : 195 dollars.

Au pied des chutes, la vue ouvre d'autres perspectives. Pervious Katyamba, 29 ans, travaille pour la société Panorama Security. Son bureau : une table et une chaise posées au bord du Zambèze, juste après les cascades, dans un décor d'eau bouillonnante et de forêt tropicale. «Chaque visiteur doit ici inscrire son nom dans un cahier, au cas où quelqu'un se perdrait», explique Pervious, qui occupe ce poste depuis trois ans, de 6 heures à 18 heures, pour 80 dollars par mois. Un salaire qu'il trouve «tout à fait correct». A la sortie du parc, Lameck Simatimbula vend des souvenirs, l'un des meilleurs jobs ici. A-t-il entendu dire que des investisseurs chinois veulent construire ici pour 300 millions de dollars une sorte de Disneyland, doté d'une grande roue avec vue imprenable sur les chutes ? Oui, «mais nous ne le permettrons pas», prévient Lameck. L'association locale des marchands de souvenirs s'est élevée contre le projet. Pourtant, le combat semble perdu d'avance. Les pays que traverse le Zambèze comptent parmi les principaux partenaires de la Chine en Afrique. Ici, Pékin s'occupe d'à peu près tout, de la construction des routes à l'extraction des matières premières. Et, si besoin, des derniers doutes des politiciens, corrompus.

Le projet d'un nouveau barrage menace un espace naturel nommé «cœur du Zambèze»

Autre point de vue : celui dont on profite depuis le Victoria Falls Bridge. Achevé en 1905, il devait faire partie de la liaison ferroviaire du Cap au Caire, un rêve fou de l'époque coloniale. Le pont est facile à trouver. Il suffit de suivre une longue file de semi-remorques, qui attendent en plein soleil de passer l'ouvrage, souvent très embouteillé. La plupart transportent du cuivre ou du cobalt venus des mines du nord de la Zambie, pour rejoindre le port de Durban, en Afrique du Sud, puis la Chine. Le trajet est coûteux. Alors, régulièrement, renaît l'idée d'un ouvrage titanesque, qui faciliterait beaucoup ce transport : la conversion du Zambèze en voie navigable. Pour l'instant, il reste au point mort.

Le projet du barrage dans les gorges de Batoka, à cinquante kilomètres en aval des chutes, lui, avance bien. Dans cette zone appelée «cœur du Zambèze», le fleuve a creusé une profonde gorge, sauvage et préservée, où vivent des espèces d'oiseaux rares. Le réservoir et son mur de 181 mètres de haut engloutiraient ce site idyllique, le tout à 650 mètres des chutes Victoria, qui risqueraient de perdre leur label Unesco. Les travaux doivent commencer cette année. Pour mesurer l'im- ●●●

Découvrez plus de photos en scannant cette page

Retrouvez le mode d'emploi p. 10.

Comme beaucoup de pêcheurs du lac de Kariba, Moses Muyuni, 24 ans, se plaint des ravages de la surpêche. Il ne rapporte ce jour-là que 80 kg de poissons au lieu des 150 kg auparavant.

••• pact d'un lac de barrage sur la vie des habitants, il faut se rendre 400 kilomètres plus en aval, à Kariba. Là, dans les années 1950, la construction d'une digue avait donné naissance à l'un des plus grands lacs artificiels au monde (près de neuf fois le Léman). Fanwell Simomba est le porte-parole des 57 000 Tonga qui vivent sur ses rives. Assis au bord du lac, il montre du doigt des petites taches vertes perdues dans l'immensité bleue. Ces îles sont tout ce qu'il reste de leurs terres. Lorsque la centrale hydroélectrique a vu le jour, raconte le vieil homme filiforme, les Tonga ont été forcés de s'installer dans la steppe au-dessus de la gorge. Y survivre semblait impossible. «Le millet ne poussait pas, raconte-t-il. Le bétail mourait de soif. Les mouches tsé-tsé ont fait de notre vie un enfer.» Le gouvernement blanc se préoccupait davantage des animaux que des humains. Autour de 1960, les téléspectateurs du monde entier assistèrent à l'opération Noé, l'évacuation de 6 000 grands mammifères (éléphants, buffles, rhinocéros...) avant la montée des eaux. Les Tonga, eux, perdirent non seulement leurs terres, mais aussi leur mode de vie. Agriculteurs, ils durent se reconvertir en pêcheurs. Symboles de cette mutation forcée : leurs étranges embarcations, qui passent sur le lac dans un bruit assourdissant ; et leur technique de pêche rudimentaire. La nuit, les bateaux sortent sur le lac, arrêtent les moteurs, et le filet (une moustiquaire tendue entre deux perches) est immergé à un mètre de profondeur. Puis, les pêcheurs allument des ampoules. Les moustiques, attirés par la lumière, brûlent et tombent à la surface de l'eau, attirant les poissons vers le filet. C'est ainsi que les Tonga ont pu survivre et que la pêche est devenue ici une industrie. Aujourd'hui, le lac Kariba est totalement surexploité.

En coupant le fleuve avec le barrage, les Blancs ont fait fuir le dieu Nyami Nyami

Une gigantesque centrale hydraulique alimente les mines de la Copperbelt, dans le nord du pays

«Nous avons perdu la foi en Nyami Nyami», dit Fanwell Simomba. Nyami Nyami, l'esprit du Zambèze, mi-serpent mi-poisson, était la divinité tutélaire des Tonga, qui veillait à ce que le fleuve traite bien son peuple. «Quand les Blancs ont commencé le barrage, nous étions convaincus qu'Il ne les laisserait pas faire», poursuit-il. De fait, au début, le chantier semblait maudit. En 1957-1958, le Zambèze connut des inondations catastrophiques. Des échafaudages furent emportés, des ouvriers tués par dizaines. Mais les Blancs s'acharnèrent. Et, en 1959, la gigantesque centrale fut mise en service. L'essentiel de sa production part vers la province du Copperbelt, la région minière et industrielle du nord de la Zambie. Nyami Nyami a perdu. Et les pêcheurs Tonga se consolent en chantant avec ferveur à l'église évangélique. «Nyami Nyami n'était qu'une superstition», commente Fanwell.

Certains, à Kariba, espèrent pourtant encore un retour du dieu du fleuve, qui reviendrait démolir le barrage. Les experts ont calculé les conséquences qu'aurait la catastrophe : 181 millions •••

Dans les parties calmes du Zambèze, comme ici dans le parc national du Bas-Zambèze, les hippopotames, redoutables seigneurs du fleuve, abondent.

Beaucoup d'habitants choisissent l'exil, et la brousse gagne du terrain

●●● de tonnes d'eau déferleraient dans la vallée, emportant aussi le barrage de Cahora-Bassa, au Mozambique. Le nombre de victimes s'élèverait à 3,5 millions. Et ce scénario n'est pas uniquement lié à la vengeance de l'esprit serpent. Les spécialistes évoquent la dégradation du béton et le creusement du bassin de captage, au pied du barrage de Kariba. Une entreprise française a été mandatée pour réparer ce bassin, première étape de l'opération de sauvetage.

Passé Kariba, le Zambèze se fait plus sage. Le vaste parc de Mana Pools, au Zimbabwe, est quand même régulièrement inondé à la saison des pluies. Dans le lit majeur du fleuve – la partie inondée uniquement pendant les crues –, on peut voir des éléphants, des lions, des léopards. Dans les forêts poussent encore acajous et ébéniers. La zone, épargnée par le tourisme de masse, est considérée comme la réserve la plus préservée d'Afrique. L'Unesco, qui a inscrit le parc au patrimoine de l'humanité en 1984, souhaite faire de même avec le parc national du Bas-Zambèze, côté zambien. Mais il faudrait que la Zambie remplisse ses obligations. Or, en 2011, Lusaka a octroyé à une société australienne un permis pour une mine à ciel ouvert au cœur du parc. Les opposants au projet sont allés en justice. Mais le différend est renvoyé de tribunal en tribunal. En Zambie, depuis la proclamation de l'indépendance en 1964, tout ce qui a de la valeur a été vendu à des investisseurs étrangers. «Les mines, les fermes, le tourisme, le commerce : tout est aux mains des Australiens, Canadiens, Indiens, Chinois, Européens et Sud-Africains, explique le journaliste Changwe Kabwe. Seuls les parcs sont encore à nous. Pour l'instant.»

Du Munyemeshi Lodge, quelques bungalows près du parc du Bas-Zambèze, on peut partir sur le fleuve en bateau à moteur, à la rencontre des hippopotames. A la barre, Justin Taulo, 53 ans, gérant du lodge. Le parc national offre aux villageois de bons emplois : ranger, personnel de service... Justin, lui, est devenu manager, car il sait tout faire : bricoler, piloter un bateau, organiser des excursions... Dans son village, Mushongentende, à une demi-heure de 4x4, les raisons de l'exode rural sont apparentes. Les habitants n'ont qu'un toit de chaume sur la tête, cuisinent et dorment à même le sol. Seul confort visible : de magnifiques baobabs qui fournissent de l'ombre. «Nous voulons une vie meilleure», lance un vieil homme assis par terre. Autour de lui errent des chiens, des poulets et des chèvres. Trois femmes arrivent, portant sur la tête des bidons d'eau puisée à un kilomètre de là, dans le Zambèze. Beaucoup d'habitants ont choisi l'exil, et la brousse gagne du terrain. Justin, lui, ne se voit pas déménager. «Le Zambèze, c'est ma vie, dit-il. Je travaille au lodge depuis 1997. En économisant, j'ai pu investir dans quarante hectares de terres agricoles. J'y ai construit ma maison, où vivent ma femme et mes enfants.» Sa ferme est sur une île. Il vend céréales, fruits et légumes sur des marchés, en Zambie et au Zimbabwe. «Je travaillerai au lodge jusqu'à économiser 1 500 dollars. Cela me permettra de clôturer électriquement ma ferme contre les hippopotames qui saccagent mes champs.» Villageois devenu directeur d'hôtel puis fermier moderne : sur son île dans le Zambèze, Justin Taulo a réalisé son rêve. ■

Michael Stuhrenberg
(adapté de l'allemand par Volker Saux)